1896 Don de Bibliothèques 20-17

BI-MENSUEL -- No 5 LE NUMERO 1 fr. 25 15 FEVRIER 1941

Médiathèque Montpellier Méditerranée Métropole - Patrimoine
ARCHIVES DE L'HÉRAULT PROPRIÉTÉ PUBLIQUE

LE CRI DES ETUDIANTS

ORGANE DE L'ASSOCIATION GENERALE DES ETUDIANTS DE MONTPELLIER
REDACTEUR EN CHEF : MAURICE VILLENEUVE

REDACTION ADMINISTRATION:
A.G.E.M., 5, Rue de la Croix-d'Or — MONTPELLIER
Téléphone: 43-59

ABONNEMENTS :
Un an . . . . . 25 francs
C. Chèques Postaux: MONTPELLIER 290-86

LA CARRIERE COMMERCIALE

PAR **J. CATALAN**

Directeur de l'Ecole Supérieure de Commerce de Montpellier

La jeunesse est inquiète: en ces heures critiques, l'aboutissement de ses études vers les carrières libérales s'avère difficile. L'heure est propice pour lui rappeler qu'une route, moins incertaine, reste plus que jamais ouverte aux activités qu'attire, dans le goût du risque, le choix de la *carrière des affaires*.

Il y a de beaux jours que, dans le procès fait au vieux préjugé de dérogeance ou d'infériorité, l'intelligence a gagné, sans appel possible, la cause d'une *science qui s'acquiert*, d'un *art qui s'apprend*, d'une branche fructueuse de l'économie générale et nationale qui doit prédominer la politique. Ajoutons qu'ici, la proposition des « *situations* » accessibles est en raison directe des initiatives du Commerce même, lesquelles sont illimitées.

Mais ce choix une fois fait, un bagage normal d'enseignement secondaire ne suffit plus pour l'adaptation nécessaire. Avant la nouvelle guerre, grâce aux incessants progrès techniques, la fabrication était devenue plus facile; la vente et la recherche des débouchés l'étaient moins; la valeur des nouvelles méthodes de distribution restait inconnue ou méconnue, pour ceux que tenait cet autre préjugé, que le commerce s'apprend dans un bureau et par routine.

Si, présentement, aux heures graves imposées à tous, la possibilité du négoce et du profit semble simplifiée pour quiconque a quelque chose à fabriquer ou à vendre, le temps reviendra — aux jours de la Paix — où le champ des affaires s'élargira, à nouveau, pour embrasser le monde entier, et où la *technique commerciale* retrouvera ses complications à l'infini, exigeant des connaissances nouvelles, chaque jour plus précises et plus étendues.

S'il est démontré qu'il y ait désormais une « *science des affaires* », la nécessité des *Ecoles où on l'apprend*, selon des méthodes rationnelles, ne l'est pas moins.

Etudiants,

Que vous soyiez ou non bacheliers, ne sous-estimez point la valeur et l'intérêt de *l'enseignement commercial supérieur*. Il embrasse des facultés variées, concrètes, mais surtout d'ordre utilitaire: langues étrangères, branches du Droit les plus indiquées, économie sociale et politique, géographie et histoire économique, mathématiques financières, comptabilité, technologie (et pour cette région-ci, œnologie), étude des transports, règles de la publicité, de la vente et du dessin spécialisé, mécanisme général des opérations commerciales, dans leurs cadres habituels et avec les personnes physiques et morales qui les traitent, organisation et gestion des entreprises, et leurs relations avec les tiers (rédaction, secrétariat), sténo-dactylo-mécanographie, accessoires modestes dont l'utilité se généralise en les ennoblissant.

Ce *programme* — le même pour toutes les ECOLES SUPÉRIEURES DE COMMERCE françaises (combien trop peu nombreuses, à côté de celles que depuis longtemps compte l'Allemagne), vous le trouverez, sauf que la guerre ait amené certaines fermetures provisoires, à ALGER, BORDEAUX, CLERMONT-FERRAND, DIJON, LE HAVRE, LYON, MARSEILLE, MONTPELLIER, NANCY, NANTES, PARIS (E. S·C.), REIMS, ROUEN, STRASBOURG et TOULOUSE.

Reconnues par l'Etat Français (dont le Ministère contrôlant l'Enseignement Technique signe le *diplôme supérieur* sanctionnant les études), leur règlement, pour une sélection véritable, a été réformé, leur plan d'enseignement unifié, par le Décret du 19 mai 1937, modifié depuis par diverses décisions ministérielles de circonstance.

Désormais, *l'admission* se fait au *concours* (avec places limiées) pour ceux des jeunes gens et jeunes filles qui, non bacheliers, doivent présenter des titres limitativement prévus. Les candidats doivent avoir 17 ans au 31 décembre de l'année du concours. Celui-ci a lieu courant octobre, après la session des baccalauréats. Une *Section préparatoire au concours* fonctionne obligatoirement dans toutes les E. S. C.

Le *régime* des Ecoles comporte deux ans d'études. Certaines ont un internat. L'Etat, les départements, les villes peuvent allouer des subventions aux élèves.

L'ECOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE DE MONTPELLIER est celle de la Xe Région Economique (Bas Languedoc). Fondée en 1897, elle s'honore du patronage officiel de l'Université, et de la collaboration de doyens et professeurs des Facultés. Elle ne reçoit que des externes. Les droits d'inscription annuels y sont de 1.410 fr. ((1.000 fr. pour la Section Préparatoire).

Son but principal ?... Former les *cadres supérieurs et moyens* pour les firmes du grand négoce, les services commerciaux de l'Industrie, des banques, des assurances, des chemins de fer, compagnies de navigation et autres entreprises de transports ou de distribution, des sociétés de colonisation.

Mais son enseignement est aussi de la plus grande utilité pour la préparation à *l'expertise comptable*, pour l'accès à certaines *carrières administratives* (contributions, douanes, crédit agricole, professorat des écoles techniques, rédactorat des préfectures, administration centrale des ministères, P.T.T., etc., etc), pour les *officiers ministériels* et les *avocats*. Ainsi s'explique que, de plus en plus, notamment depuis ces dernières années, mais surtout actuellement, *les bacheliers s'y inscrivent en nombre*, pour en suivre les cours en même temps que ceux des Facultés.

Le rôle bienfaisant des E. S. C. n'est plus niable. Les jenues gens assurés d'avance de succéder à leurs parents, eux mêmes chefs d'entreprises, y trouvent l'adaptation rationnelle et scientifique dont la nécessité ne se discute plus.

A ceux moins favorisés, qui ont à chercher l'emploi d'une formation de chef de service, agent de maîtrise et collaborateur éclairé, que dégage et consolide ce *haut enseignement commercial*, le diplôme d'Etat E.S.C. vaut, dans la riche variété des débouchés possibles, un placement rémunérateur, que facilitent des *Associations d'Anciens Elèves*, jalouses de leur mission de solidarite post-scolaire de premier plan.

J. CATALAN,
Directeur de l'Ecole Supérieure de Commerce de Montpellier.

M. U. C.

Le M. U. C. a donc fait ses débuts dans la coupe de France Universitaire. Malgré la séparation de la France en deux zones l'O. S. S. U. à réussi à mettre sur pied un championnat intéressant grâce à l'effort fait par les diverses Universités de la zone libre pour engager au moins une équipe dans chaque catégorie de sport.

Le M. U. C. pour sa part à réussi à engager une équipe de Basket, deux de Foot et deux de Rugby (l'Ecole de Santé Navale constituant la seconde du M. U. C. dans ces deux dernières catégories).

Le dimanche 2 février, les deux équipes de Foot et celle de Basket disputaient leur premier match de championnat contre les équipes correspondantes du Grenoble U.C. Succès total ou presque, puisque le M. U. C. (1re) à gagné par 10 buts à 0 et que le M. U. C. (2ème, section Santé Navale) a gagné par 4 à 1; ce n'est pas la pénible victoire remportée par les basketteurs de Grenoble sur les notres qui les découragera. En effet le résultat de 21 à 18 dû seulement à une malchance continuelle ne fait que renforcer nos espoirs et nous encourager à persévérer.

Notons au passage que le M. U. C. et l'A. G. ont tenu à réserver le meilleur accueil aux sympathiques équipiers grenoblois et qu'après la rencontre, un vin d'honneur réunit les étudiants des deux Universités heureux de fraterniser.

Les deux équipes de rugby devaient jouer le 9, la première à Montpellier contre Grenoble, et la seconde à Clermont. Mais tous ces matchs sont remis au 25, ce qui permettra d'ailleurs un entraitement supplémentaire et utile.

Les résultats des éliminatoires de ski vous sont communiqués par ailleurs; il me suffira donc de vous dire que dans le Championnat des Cévennes, prélude aux championnats de France Universitaire les skieurs du M. U. C. ont remportés deux coupes sur trois.

Le Groupe Cyclo-Touriste, prend à chaque sortie une nouvelle importance. Nos escrimeurs et nos athlètes s'entrainent en vue des futures compétitions.

Une équipe féminine de Baskett enfin, en voie de formation, défendra glorieusement les couleurs du M. U. C. dans le championnat féminin.

Vous connaissez maintenant tous les résultats obtenus par le M. U. C., ses possibilités, ses espoirs. Nous vous demandons de venir chaque jour plus nombreux pour que nous soyons plus fort. Suivez les efforts de vos camarades, encouragez-les en allant voir les nombreux matchs de championnat qui se dérouleront à Montpellier. Ce sera pour eux la meilleure des récompenses.

H. GRILLON
Président du M. U. C.

CHAMPIONNATS FEDERAUX DES CEVENNES

Participation des Skieurs Universitaires.

Le dimanche 2 février, s'est déroulé à La Bastide le championnat de la Fédération de ski des Cévennes. Le M. U. C. qui devait opérer la sélection de son équipe en vue de championnats de France s'inscrivit aux diverses épreuves.

Epreuves de fond : 45 participants,

Classement des Universitaire :

5e Lobet, 1 h. 27 m. 40 s.; 8e Carrière, 1 h. 33 m. 30 11e Lenoir, 1 h. 34 m. 30 sec..

Cette épreuve fut disputée sur environ 16 kilomètres. Elle fut très favorable aux couleurs de la Bastide dont les membres connaissaient exactement le profil de la course dans les moindres détails alors que ceux du M. U. C. se guidaient seulement sur les fanions de jalonnement.

Epreuves de Slalon: Nombre de participants 45.

Classement des Universitaires:

1er Lisbonne, 0m. 53 et 0 m. 50 sec.; 2e de Longuerue 0 m. 52 et 0 m. 53 1/5. 3e Petit, 0 m. 44 et 0 m. 54 3/5. 4e Lliobet, 1 m. 08 et 1 m. 06 1/3. 5e Reynaud, 1 m. 06 et 1 m. 10 s. 2/5; 6e Jourdan, 1 m. 12 s. et 1 m. 24 secondes.

Le M. U. C. remporte la coupe Berthézienne attribuée d'après l'addition des temps des deux meilleurs.

(Lisbonne 3e de la compétition générale et 1er des Juniors.

de Longuerue 4e de la compétition générale et 2e des Juniors. Petit 5e de la compétition générale et 3e des Juniors).

Il remporte également la Coupe Barthélémy Teulon attribuée aux trois meilleurs d'une équipe de la compétition générale.

(Equipe Morandi du S.C.M.A., Lisbonne du M.U.C. et de Longuerue du M. U. C.)

L'entraineur *Rouch* donna des conseils précis et utiles sur le terrain puisqu'il n'y a pas eu d'entrainement préalable. Il demanda à ses poulains de se souvenir surtout des détails du parcours après études préalables.

Le manager *Lorfeuvre* s'acquitta au mieux de sa mission qui n'était pas toujours des plus aisées vue l'indocilité de ses poulains.

Championnat de France Universitaire.

La sélection de l'équipe du M. U. C. qui participera aux championnats Universitaires de Ski est basée sur les résultats techniques du concours fédéral des Cévennes.

Ajoutons que certains coureurs du M. U. C. iront vraisemblablement ensuite au Championnat de France à Super-Bagnères.

MUTATIONS

Notre Recteur, M. Pariselle, vient d'être nommé Inspecteur Général de l'Instruction Publique (Enseignement supérieur).

C'est avec regret que les Etudiants le verront s'éloigner de notre ville.

Nous avions trouvé toujours, auprès de lui, l'accueil le plus affable, le plus compréhensif de nos véritables intérêts corporatifs et la nouvelle orientation de l'activité de l'A.G.E.M., désireuse de faire œuvre utile dans tous les domaines n'était pas étrangère à son action personnelle.

L'Hôtel de l'A.G.E.M., complètement transformé et considérablement agrandi et embelli, matérialisera la sollicitude de M. Pariselle pour la jeunesse universitaire montpelliéraine.

Nous le prions de trouver ici, l'expression de notre reconnaissance et de notre affection.

●

M. Sarrailh, Recteur de Grenoble, remplacera M. Pariselle. Les équipiers du Grenoble Université Club nous disaient, le 3 février, combien ils aimaient leur Recteur.

Par avance nous assurons M. le Recteur Sarrailh de notre respectueux dévouement.

●

C'est M. Marcel Blanchard, professeur à notre Faculté des Lettres qui remplacera, à Grenoble, M. Sarrailh.

En présentant à M. Blanchard, nos respectueuses félicitations pour un avancement dont nul plus que lui n'était plus digne, nous nous permettrons de regretter le départ d'un maître érudit et bon.

BAR DE L'A. G.

Le bar de l'A.G. est ouvert (5, rue de la Croix-d'Or, au rez-de-chaussée). Vous y trouverez des consommations de marque à des prix réduits, des jeux de cartes, une table de ping-pong et surtout une atmosphère sympathique et estudiantine.

BIBLIOTHEQUE DE L'A. G.

La bibliothèque de l'A. G., maintenant constituée, vous offre des livres de toutes sortes et principalement des bouquins de médecine difficiles à trouver en librairie actuellement.

ABONNEZ-VOUS

Nous avons fait le service gracieux de quelques numéros du « Cri » à de nombreux amis des Etudiants Montpelliérains.

A tous ceux qui veulent que notre journal vive, nous lançons un appel pressant: *Aidez-nous, abonnez-vous !*

MémoNum © montpellier3m

Communiqués

UNE NOUVELLE INITIATIVE DE L'A. G. E. M.

Excursions-Conférences d'études Régionalistes·

Fidèle à son programme de rénovation des activités estudiantines, l'A.G.E.M. met au point toute une série d'excursions-conférences d'études régionalistes.

Nous donnerons prochainement une première liste des excursions organisées et des professeurs qui ont bien voulu accepter de les diriger.

Bornons-nous aujourd'hui, à définir succinctement les caractères de ces excursions.

1° *Les Buts:* a) Faire aimer le pays autrement que par des théories et des formules en le faisant connaître province par province.

b) Donner une éducation générale, saine et non creuse, car il semble qu'il n'est rien d'aussi profitable à ce point de vue que de voir vivre un pays, de connaître ses habitants, ses ressources, la façon dont elles sont utilisées, son histoire.... etc... Ceux qui auront reçu une telle éducation offriront peu de prise à certaines utopies qui témoignent d'une ignorance complète de la vie des hommes et des pays.

c) Commencer la formation des jeunes gens dont certains continueront par la suite les études régionalistes et pourront être d'autant plus utiles à leur province qu'ils la connaîtront mieux.

Les Méthodes: a) L'étude régionale sera faite d'un point de vue général et complet, car à négliger tel ou tel aspect de la vie de la province, on risquerait de donner des idées non seulement incomplètes, mais fausses, partant dangereuses. *Tous les aspects seront considérés:* Géographie, Histoire, arts et pensée, économie, relations, histoire naturelle... etc.

b) Les conférences en salle et les lectures ne seront considérées absolument que comme accessoires. L'étude du pays sera faite par les étudiants dans le pays, sous forme de tournées, marches, excursions dirigées.

c) La direction de cette étude sur place sera assurée par des spécialistes. (Professeurs, étudiants avancés en études... etc. personnes compétentes). Deux ou trois spécialistes accompagneront les étudiants au cours de ces tournées régionalistes et leur exposeront tous les points de vue énumérés plus haut.

d) Les spécialistes adjoints aux étudiants devront, pour que ces tournées portent tous leurs fruits, rédiger après chaque sortie une étude écrite sur le sujet traité oralement. Car un enseignement purement oral est assez rapidement oublié. Cette étude écrite sera beaucoup plus étendue et complète que l'étude faite sur place. Mais, tissée sur cette dernière, elle sera beaucoup plus profitable et plus vivante que n'importe quel livre. Elle sera imprimée en de nombreux exemplaires donnés aux étudiants et vendus au public sous le titre de :« Cahiers d'Etudes Régionalistes ».

Etudiants qui désirez connaître votre département votre province, votre pays, prenez part aux excursions d'études régionalistes.

Renseignez-vous et inscrivez-vous à l'A.G.E.M.

SECTION THEATRALE DE L'A. G. E. M.

Ainsi que nous l'avions annoncé, la section théâtrale de l'A.G. interprètera bientôt « La Belle au Bois », de Jules Superveille — Cette représentation aura lieu au Théâtre municipal — Nous avons déjà fait l'éloge des décors et des costumes, dus à l'art de Camille Descossy, directeur des Beaux-Arts, et de Suzanne Ballivet. Nous voudrions aujourd'hui dire un mot de la pièce elle-même, que peu de gens connaissent quoiqu'elle ait été créée, il y a quelques années, à Paris, au théâtre des Mathurins, par les Pitoeff, et que son succès ait été très grand.

Elle est à la fois féerie et drame. Entre des personnages découpés dans nos livres de contes, Supervielle a créé une intrigue inattendue, qui garde du conte son allure rêvée et légère, tout en glissant à sa faveur toute une suite de sentiments curieusement humains, toute une psychologie paradoxalement profonde. On dirait que se sont réunis là tous ceux qui ont peuplé notre enfance, conservant avec malice leur pâleur, leur irréalité, leur poésie un peu gauche, mais ayant acquis grâce à leurs nouvelles relations quelque chose de cette vie complexe des hommes, qu'ils dépassent de toute leur majesté enfantine. De ce nouveau passage sur la terre, la Belle au Bois, Barbe-bleue, le Chat botté emporteront une image tout aussi triste de notre pauvre humanité de baron ridicule et de garde-chasse provincial, mais nous laisseront d'eux-mêmes une impression moins fluette, une apparence plus riche, une poésie plus approfondie. Superveille, en son langage, nous fait un conte pour grandes personnes, qui sait toucher notre âme d'enfant et gagner l'adhésion de notre intelligence. Il ose faire parler ces héros puérils que nous avions peur de réveiller du fond de nos mémoires, mais nous ne sommes pas déçus. Car, depuis le temps, ces héros ont grandi et appris à vivre. JACQUES FERRAN.

CENTRE CULTUREL UNIVERSITAIRE

« Culture et vie Sociale »: c'est sous ce titre qu'en collaboration les deux groupements confessionnels d'Etudiants Montpelliérains, Centre Montalembert et Gerbe, ont organisé un cycle de causeries s'adressant à tous les étudiants. Ces causeries auront lieu dans la salle de réunion de l'A.G.E.M. qui applaudit à cette initiative et encouragera volontiers la formation d'un Centre Culturel Universitaire.

Le Centre voudrait inciter la jeunesse étudiante de cette ville, quels que soient sa formation et le but auquel elle vise, à développer son intelligence par une étude sérieuse des phénomènes spirituels de ce temps, étude sans fin autre qu'une connaissance plus profonde de l'Homme et du Monde Social Contemporain.

Ce ne sont pas des leçons que le Centre propose, mais une communion dans la recherche, dans l'épanouissement de la pensée avant d'aborder les tâches librement choisies ou qui se présentent devant nous sans que nous les ayons prévues.

Le conférencier posera le problème, proposera une solution, mais une discussion suivra au cours de laquelle s'élaboreront les données générales de la solution plus ou moins difinitive.

Etudiants montpelliérains nous vous convierons prochainement à une très intéressante causerie du Centre.

Montpellier au XVII^e^ et XVIII^e^ siècle

par le Doyen FLICHE

Tel était le sujet appétissant que nous offrait Monsieur le Doyen Fliche pour l'inauguration des Conférences organisées comme chaque année par le corporation des Lettres de l'A. G. E. M., grâce à l'un de ses plus dévoués animateurs Louis Bessac. Mais quelle différence avec les années précédentes! Un cadre tout nouveau s'offrit à l'assistance aussi nombreuse que bien choisie; cadre nouveau pourtant fort ancien puisqu'il remonte à ce XIIIe Siècle qui dota notre ville de si magnifiques salles en ogives dont celle de l'A. G. E. M. est bien un des plus beaux exemples, avec son charme médiéval auquel des restaurateurs de bon goût ont sû joindre un confort aussi moderne que discret.

Pour l'inauguration la Section des Lettres ne pouvait mieux choisir qu'en faisant appel à son Doyen toujours prêt à rendre service lorsqu'il s'agit de nous faire connaître et un peu mieux aimer son cher Montpellier.

Et comment ne pas résister à notre tour à parler un peu de ce qu'il a fait défiler devant nos yeux, trop rapidement à notre gré.

C'est que le sujet était de taille comme vous allez voir !

Montpellier au XVIIe était déjà une grande ville pleine d'un passé aussi glorieux que multiple. Elle était déjà célèbre par son commerce avec l'Orient, par son pèlerinage de N.-D.-des-Tables, par son Université qui groupait dès 1242 l'enseignement médical juridique et littéraire, par ses couvents et ses églises attestant une foi religieuse intense. Malheureusement les guerres de religion ne nous laissèrent que peu de souvenirs de cette splendeur passée. Aussi après un rapide regard sur le monastère St-Benoit et la Commune Cloture, l'orateur en arrive à l'Edit d'Alais en 1629 qui ouvre pour notre ville une période de paix et de prospérité à nulle autre égale.

Les industries chimiques et draperies apportent un nouvel essort au commerce ; la création de Montpellier comme capitale administrative et financière du Languedoc (Toulouse n'étant qu'une capitale judiciaire) amène chez nous toute une aristocratie nouvelle qui va s'empresser de se créer un cadre digne de ses fonctions.

M. le Doyen Fliche nous dévoile alors cette Renaissance montpelliéraine qui va de 1629 à 1691 et qui va doter notre ville de ses magnifiques joyaux que sont nos hôtels.

Hôtels bien modestes de façade car le souvenir des guerres passées, encore toutes proches, incitent à une certaine pudeur aux yeux des étrangers. Mais si le visiteur ose pénétrer dans ces cours intérieures, si imprégnées de l'art génois voisin, quelle récompense pour lui ! Quel plaisir devant cet assemblage de l'art délicat italien avec le bon goût des Montpelliérains. Trois périodes s'offrent à nous dans cette floraison architecturale :

D'abord des hôtels à façade sévère et cour intérieure spacieuse marquée par l'élégance toute particulière de son escalier monumental ;

Puis les façades commencent à se parer de pilastres et de lucarnes ; les cours ont leur quatre faces identiques.

Enfin, les portails marquent la troisième période avec leurs bossages Louis-XIII.

Mais le temps presse malheureusement et M. le Doyen Fliche nous transporte alors dans cette ville du Grand Siècle, qui marque l'épanouissement complet de cette Renaissance.

Cette fois les monuments publics donnent l'exemple car la prospérité des finances municipales est complètement revenue. Et nous faisons alors une longue promenade à travers ce Peyrou dont chaque visite est pour nous l'objet d'une nouvelle révélation.

Inaugurée par l'arrivée de Daviler à Montpellier (1691) cette période d'épanouissement s'affirme de suite par son arc de triomphe qui, s'il peut nous rappeler la Porte Saint-Martin, de Paris, aura toujours sur elle, un incomparable avantage : cette patine dorée que seul le soleil méditerranéen est capable de donner. Nous passons alors sur le pont qui remplaça l'antique pont-levis et que deux agrandissements successifs n'ont pas défiguré. La statue du Grand Roi élevée en 1718 nous arrête alors un instant. C'est la fin du premier projet. D'autres allaient suivre bientôt.

Et c'est alors le tour d'Henri Pitot, qui en 1765 amène l'eau bienfaisante de la source Saint-Clément par cet élégant aqueduc de 880 mètres de long. C'est l'agrandissement latéral par ces promenades basses si agréables à la tombée de la nuit. Ce sont ces ormeaux plantés tout autour que nos platanes actuels n'arrivent pas à égaler. C'est enfin et surtout ce Château-d'Eau, apothéose du génie de Giral, conçu dans un moment d'inspiration divine. Mais ce Peyrou si harmonieux, que serait-il sans cette mise en valeur du cadre bien connu qui l'entoure; que serait-il sans ses garrigues dénudées, son pic Saint-Loup, ses Cévennes et son Larzac, ses étangs aux eaux miroitante, ses bosquets de pins verts, sa mer si bleue Et si l'on a pu dire que ce Peyrou avait su joindre à l'ampleur romaine, le sens décoratif italien et le goût français, l'orateur lui, est persuadé que notre promenade est avant tout une œuvre bien montpelliéraine, unique, dont nous pouvons être légitimement fiers.

Mais le Peyrou ne doit pas nous faire oublier d'autres ornements de cette époque: la fontaine de l'Intendance, celle de la Licorne et celle des Trois Grâces; Notre-Dame-des-Tables, la Chapelle de l'Hôpital Général, et surtout l'Hôtel Saint-Côme, notre actuelle Chambre de Commerce.

Enfin, les hôtels nous attireront de nouveau quelques instants grâce à Daviler qui inspira les portails des hôtels Bonnier-d'Alco et Deydé, la cour de l'Hôtel de Beaulac, grâce à Giral qui aménagea notre Faculté de Médecine, et dirigea les travaux des Hôtels de Cambacérés et des Trésoriers-de-la-Bourse.

Pourquoi fallut-il que l'heure avancée nous obligeât à cesser là notre promenade ? C'est avec un réel regret que nous quittâmes la salle de réunion de l'A. G.E.M. Et nous exprimâmes tout l'espoir que notre éminent conférencier ne se bornerait pas à cette seule promenade à travers notre Montpellier, car nous savons que malgré ses multiples occupations, il a toujours eu un moment de libre quand il s'est agi de satisfaire les désirs de ses élèves et de ses admirateurs.

Bravo pour l'A.G.E.M., bravo pour le Corps des Lettres. A quand un prochain régal ?

B. B.

Aux Galeries Lafayette
PLACE DE LA COMEDIE
TOUT CE QUI CONCERNE L'ETUDIANT

LA FRANCE doit se relever
par le TRAVAIL : Esprit - Commerce - Industrie

Liste des Maisons Recommandées

(AMIES DE L'ETUDIANT) :

AMEUBLEMENT

28-08 MARQUES, dans l'Ameublement crée, décore et meuble avec des ensembles harmonieux, 17, rue Saint-Guilhem.

APPAREILS SANITAIRES

45-10 MATHIEU (André). Chauffage central. Sanitaires, Plomberie, Zinguerie. 14, chemin de Maurin.

ASSURANCES

36-97 B. TREMOLET DE VILLERS, Agt général des Cies du « Soleil », Incendie, Vie, Accidents, Grêle, Capitalisation. 12, rue Jacques-Cœur.

TEINTURERIES

27-92 TEINTURERIE NATIONALE Albert BALLET. — Teintures et nettoyages sur tous tissus. 20, rue Foch et 41, cours Gambetta.

LIBRAIRIES

22-56 LIBRAIRIE VALAT, 9, place Chabaneau. Tous les livres pour Etudiants.

LIBRAIRIE « LES BEAUX LIVRES ». Librairie générale. Toutes les Belles Editions. Abonnement à la lecture, 3, rue Foch, Montpellier.

« LA CITE DES LIVRES », 13, rue Foch. Librairie universitaire. Librairie générale. Dépôt exclusif des Questions Pratiques de Médecine et de Chirurgie par les Internes des Hôpitaux de Montpellier.

45-95 LIBRAIRIE - PAPETERIE DES ETUDIANTS. Fernand JANNY, successeur, 40 rue de l'Université, Montpellier.

« PARMI LES LIVRES », SAGNES, 31, rue Aiguillerie.

HABILLEMENT

BOKA, Réduction aux membres de l'A. G. E. M.

SIGRAND, Réduction aux membres de l'A. G. E. M.

SALONS DE THE

35-78 « LE GRILLON ». Toujours des consommations de qualité, 4, rue Maguelone.

33-50 SERRE (Louis). Salon de Thé ; Boulangerie. Pâtisserie. Rendez-vous des Etudiants, 36, rue de la Loge.

CAFES-RESTAURANTS

49-70 CAFE - HOTEL HENRI-IV Au rendez-vous des Etudiants, 1, Bd Professeur-Vialleton, Montpellier.

ARTICLES DE SPORTS

53-72 ROUSSEL (Jacques), artisan-spécialiste. Tennis, Ski, Sports, 6, rue de l'Université, Montpellier.

CAFES

CAFE DE LA TOUR DES PINS. BOURRET, propriétaire, 34, Bd Henri-IV. Consommations de 1er choix. Pendant l'été : glaces. On y arrose... thèses et examens. Coktails, Sandwiches. Sa cave réputée.

41-81 41-82 GRAND CAFE RICHE, Place de la Comédie. Consommations de Marques.

CAFE DE FRANCE, Place de la Comédie. Consommations de Marques.

OPTICIENS

HERTZ (F.)., opticien. Diplômé de l'Ecole Nationale de Lunetterie de Morez, 27, Gd-Rue (à côté de Boka), Montpellier.

MUSIQUE

28-41 LAPEYRIE, le plus grand choix de disques, 22, rue de la Loge, Montpellier.

MAROQUINERIE — ARTICLES DE VOYAGE

BOCH, Grand'Rue, Tous les articles en cuir.

MémoNum © montpellier3m

Le Cri Littéraire

MISE AU POINT

Une dame me demande chaque matin avec son air le plus angoissé : « Que va faire encore ce temps ? Pleuvra-t-il ? Fera-t-il froid ? » La politesse m'empêche de répondre : « Laissez faire le temps, il se débrouillera lui-même ». Certains journaux me font penser à cette dame lorsque, avec une dignité officielle, ils se demandent « Quelle sera la littérature de demain ? » Je serai plus franc avec eux et leur répondrait tout net : : « Laissez faire la littérature, elle se débrouillera elle-même ». Je pressens l'objection : « Vous ne voyez donc pas que la France est à un tournant de son histoire et que la littérature à venir va être la conséquence des événements présents ? » Pour certains dont je suis, cette objection a très peu de valeur, pour beaucoup d'autres, elle a la plus grande importance, je m'y arrêterai donc. On oublie trop en ce moment que si l'histoire d'un peuple est l'œuvre de tout ce peuple, sa littérature n'est l'œuvre que d'un petit nombre. Or, on trouve toujours un peuple pour remettre à neuf un pays ; on ne trouve pas toujours une élite (qui se réduit à certaines époques à deux ou trois génies) pour remettre à neuf la littérature. L'histoire et la littérature n'ont pas forcément les mêmes points de contact ; j'affirmerai même que lorsqu'elles sont en « conjonction », c'est par pur hasard. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne dis pas : que l'histoire n'a aucune influence sur la littérature. Il serait absurde de prétendre le contraire. Mais dans l'esprit de certains, certains qui doivent se représenter la littérature avec un grand L et à peu près comme la dame en question, se représente les dépressions météorologiques; à ceux-là, je répète : la littératnre, ce sont les littérateurs (j'entends les bons littérateurs, car les autres, les littérateurs tout court ne comptent pas). Or, pour que l'hisoire ait une influence sur ces grands esprits, qu'ils soient romanciers, poètes ou dramaturges, il faut, vous l'auriez deviné, qu'ils existent. C'est la première condition. La seconde c'est que les transformations nationales les intéressent au point de les transformer eux-mêmes et avec eux, leurs œuvres. Sait-on si les génies en question existent ? Non. S'il existent, connaît-on leurs réactions devant les événements actuels ? Encore moins, bien entendu. Donc augurer de la littérature de demain est un des slogans les plus vains de l'année en cours.

Pourquoi ce slogan-là a-t-il la faveur du moment ? Parce que certains ont l'illusion que maintenant la littérature va « reprendre » après s'être arrêtée pendant un an. Parcequ'ils n'ont pas vu aux vitrines des libraires des « N.R.F. », des « Grasset » ou des « Plon » nouveaux, ils en ont conclu que les auteurs français s'étaient arrêtés de penser. Ici je ne vise pas tant ceux qui niaisement ont cru cela qui ont ou qui n'ont pas voulu croire autre chose, à savoir que la littérature tout comme les autres arts continuerait à vivre tout à fait normalement pendant la guerre. Ces derniers, lorsqu'on leur affirmait qu'il y avait encore des gens pour qui la situation actuelle n'était pas une idée fixe, vous foudroyaient du regard. Et pourtant c'est ainsi : celui qui pense a le droit sinon le devoir de se passionner pour n'importe quel sujet, actuel ou inactuel. Montaigne, alors que la guerre civile meurtrissait la France, s'occupait de l'immortalité de l'âme et du Souverain Bien !

Il a parlé aussi des guerres de son temps, mais tout a fait par occasion, seulement, pour donner des exemples plus intelligibles aux hommes de son époque, et son seul but a été, par ces exemples, de nous conduire à des vues générales qui dépassaient le plan strictement actuel : aujourd'hui nous ne retirons des « Essais » que ce qu'ils ont d'inactuel, d'éternel. Je sais ce que vont me répondre ces mêmes personnes : « A quoi sert cette littérature-là ? Voilà enfin la clef du mystère, voilà la véritable origine du slogan, voilà pourquoi il a une telle vogue. Et ces personnes vous expliquent : « L'organisation politique de la France étant changée, il faut changer sa littérature, car nous avons vu à quoi celle d'hier l'avait conduite ». Or, si je faisais ce raisonnement il me semble que j'aurais beau jeu contre mes contradicteurs. En effet, ceux-là n'ont jamais dis nettement la seule chose qu'il fallait dire pour le détruire : « La littérature ne sert à rien : elle n'a pu et ne pourra faire ni bien ni mal ». On m'a toujours cité comme une boutade le mot de Malherbe : « Un bon poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles » et Malherbe était trop sérieux pour avoir voulu faire de l'esprit sur un tel sujet. Et les classiques qui le suivirent, Racine, Pascal et les autres ont bien compris, eux, que ce n'était point une boutade.

L'œuvre littéraire est essentiellement spirituelle, elle est gratuite. Je n'en veux citer qu'un grand exemple : l'œuvre de Proust. Ce dernier commença son roman « A la Recherche du Temps perdu » en 1913. A cette époque, comme en 1938, la guerre approche. Tout le monde ne pense qu'à « ça », c'est-à-dire uniquement au temporel. Mais, quelque part, dans une petite villa parisienne, il y a un certain Proust, chétif et toujours malade, qui, surmontant sa maladie et la maladie mondiale, nous fait de l'adolescence, de l'amour et de l'humanité une peinture immortelle. Or, ce qui est intéressant dans le cas de Proust, c'est qu'en 1922, quelques mois seulement avant une mort douloureuse, il écrivait encore, il finissait son roman ; et il a dû bien rire si le jour de l'Armistice, un journaliste est venu l'interviewer pour savoir « quelle serait la littérature de demain », car il savait que, littérairement parlant, la guerre n'est qu'une expérience (souvent plus mince qu'on ne croit, parce qu'elle est un phénomène plus social qu'individuel) ajoutée à d'autres expériences, apparemment de moindre portée, mais plus profondément humaines et moins particulières : expérience de l'amitié, de l'amour, de la jalousie, etc...

Peut-être l'utilité du moment eût voulu que Proust en 1919, ait mis sa plume à la disposition de l'Etat. C'eût été son droit et ses lecteurs n'auraient pu que l'approuver en regrettant seulement qu'il abandonnât une si belle œuvre. Mais il n'aurait plus été un véritable littérateur, c'est-a-dire un homme non pas qui vit hors du temps, mais qui pense hors du temps. Car il faut choisir : ou littérature ou politique. Vouloir faire servir la littérature à une cause politique quelle qu'elle soit, c'est nier la littérature. Autant obliger les peintres, les musiciens et les joueurs de boules à servir une cause au moyen de leur peinture, de leurs compositions et de leurs boules ; et, dans ce cas, je propose qu'on interwieve les joueurs de boules et qu'on leur demande : « Quelle seront les tactiques boulistes de demain ? »

Yvon Couloumiès.

Accueil d'André GIDE

Comment ne pas tenir compte des symaptihes que mes déclarations m'ont acquises ?

JOURNAL, 24 juillet 34.

C'était une chose périlleuse pour l'admirateur enthousiaste que j'étais, que vouloir voir de près un homme au sujet duquel mon imagination avait tant, et pendant si longtemps travaillé. Je me l'étais dit souvent, et je savais longue la liste des déceptions célèbres.

Cette idée avait failli me retenir. Je tenais à mon exaltation ; elle colorait fortement ma vie. Pourtant je ne sus résister plus longtemps... J'étais trop curieux de faire l'expérience. Au demeurant, je savais bien qu'une chose subsisterait toujours: mon admiration immense et solide pour l'œuvre.

L'admiration que les jeunes gens, épris de Gide, lui ont porté, est un exemple rare dans notre littérature, et peut-être unique : un détracteur célèbre de son œuvre a parlé d'« extase ». L'écrivain explique l'œuvre explique les admirateurs. Et quelles résonnances ne feraient pas naître dans des âmes promptes à l'enthousiasme, de telles phrases: « A travers indistinctement toute chose, j'ai éperdument adoré » ou encore « Je voudrais m'approcher de toi, et que tu m'aimes ».

Rendre visite à André Gide n'était pas seulement pour moi une manifestation de sympathie, un pèlerinage si j'ose dire ; j'étais très curieux de connaître de mes propres yeux — et autant que cela c'était possible — l'homme, curieux de voir comment l'homme « collait » à l'écrivain et à l'œuvre.

Ni le pèlerin, ni le curieux n'ont été déçus . Je pourrais oublier bien des choses de cette journée : tout ce que j'ai vu, tout ce que m'a dit André Gide ; une seule chose ne s'effacerait pas : l'immense bonté avec laquelle je fus reçu, cet effort constant et naturel vers la familiarité, pour ne pas décevoir, pour ne pas ruiner, d'un seul coup, tant d'admiration passionnée, pour répondre, sans parcimonie, à la sympathie qu'on lui porte.

De quelle lumière s'éclairent maintenant ces mots que j'ai trouvé si souvent dans ses écrits « besoin de sympathie », « grande exigence d'amour ». Et comme je comprends mieux maintenant toute la partie généreuse de l'œuvre de Gide, ses préoccupations humanitaires, sociales...

Il faisait si beau ce matin de décembre ; le paysage qui s'étendait(en vallons successifs, jusqu'à Cannes et au Cap d'Antibes, était si resplendissant de lumière qu'on en était saoûlé. La pensée aussitôt prenait les mêmes couleurs, la même limpidité : comment la moindre appréhension, le moindre nuage, à la pensée de voir André Gide, seraient-ils venu ternir un ciel intérieur si pur ?

Le petit village où vit André Gide, dormait sous la neige. L'atmosphère était pourtant étonnamment tiède. La jeune fille à qui je demandai si elle connaissait M. Gide et si M. Gide était ici, imaginait-elle l'émotion que me fit sa réponse : « Mais oui, je le vois tous les matins ». C'était sans doute, pour elle, une chose si ordinaire, si banale !...

André Gide était chez Pierre Herbert ; un mot que je lui fis porter, lui demandait s'il pourrait me recevoir pendant quelques minutes, dans l'après-midi. J'attendais sa réponse. Ce fut lui-même qui me l'apporta. Je le vis tout à coup apparaître. J'étais en contre-bas ; il descendait vers moi, sur le petit chemin blanc rayonnant de soleil... Je courus jusqu'à lui.

Je m'étais préparé une image d'un homme de soixante-dix ans, courbé par l'âge, marchant péniblement. J'avais même — et pour ne pas être déçu — appuyé un peu sur les rides. Quel homme robuste j'avais devant moi, grand, droit, marchant d'un pas alerte. Ses traits sont exactement ceux que de nombreux portraits avaient gravés dans ma mémoire : la même vivacité étonnante du regard, exprimant par moments une douloureuse anxiété. La rectitude de sa bouche me rappelle la phrase d'Oscar Wilde : « Je n'aime pas vos lèvres ; elles sont trop droites comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti ». Mais combien la photographie qui se trouve sur la couverture du *Journal Complet* le vieillissasit, comme elle décharne ses joues, approfondit ses rides et fait paraître rares et misérables les cheveux assez abondants qui garnissent ses tempes.

Son accueil fut tout de suite familier. Il me parut — et me dit — être très touché que je vienne de loin pour le voir. « Ma maison n'est pas très éloignée, vous allez m'accompagner chez moi. »

Il s'excuse — ce qui m'amuse beaucoup — d'user, ce matin, d'une canne ; c'est, me dit-il, à cause du verglas. A plusieurs endroits, il me la proposa.

Nous avions un bon kilomètre à faire, et le chemin nous réservait une assez longue conversation. Sans doute, tous les propos qu'il me tint ce jour-là, furent à bâtons rompus. Je savais par avance qu'il ne pouvait en être autrement. Lui-même, plus tard, devait me le dire : « Ce n'est point à la première rencontre que l'on peut avoir une conversation très profonde. On ne peut, tout d'abord, qu'échanger des propos banals. » Mais ces propos qu'il qualifiait de banals, comme je lui sais gré de me les avoir tenus.

Nous parlâmes tout de suite de ses derniers écrits. « Il y a, me dit-il, une petite phrase de Renan que j'aime répéter : pour bien écrire, il faudrait être sûr que tout ce que l'on écrit ne tire pas à conséquence... Jusqu'à quarante ans, j'ai écrit sans être lu de personne, ou seulement par quelques amis ; puis tout a changé. Maintenant, dans tout ce que j'écris, on veut lire entre les lignes, on interprète... Ah, c'était le beau temps pour écrire ! ».

C'est alors qu'il me dit les hésitations qu'il avait eues à confier ses derniers « Feuillets » pour la reprise de la N. R. F., et comment ses craintes étaient tombées après son entrevue avec Gallimard. J'ai pu prendre connaissance de ce numéro rare (puisqu'alors deux exemplaires seulement existaient en zone libre) et annoté de sa propre main, qu'il me prêta.

André Gide se tait ; il vient d'apercevoir, venant vers nous, Jean Schlumberger. Nous nous arrêtons, le temps de lui être présenté. Gide sourit de mon étonnement naïf à être plongé dans une telle société : « Tenez, cette petite maison fermée depuis seulement sept jours,, c'est là qu'habite la mère de Saint-Exupéry. »

Ce qui m'a frappé dans sa conversation, c'est la place qu'ont pris, dans sa pensée, les préoccupations collectives. Il ne tarde pas à me dire la douleur que lui a causé la défaite, et je sens bien que les événements actuels l'intéressent passionnément. Il me dit son abattement de juin, son pessimisme d'alors, ajoute qu'il est aujourd'hui beaucoup plus optimiste et me confie ses espoirs. A une question générale sur l'individualisme, que je lui pose, il me répond très évasivement, comme si ce thème qui revient chaque fois qu'on parle de lui, l'avait lassé — ou peut-être trouve-t-il le problème trop évident pour en parler encore.

Nous sommes arrivés devant une grande porte de fer forgé ; le jardin, blanc de neige, nous sépare de la villa. Moderne, vaste, elle domine toute la vallée qui s'étend en escaliers jusqu'à la mer. Comme j'admire sa demeure : « Oui, vous voyez que je ne suis pas à plaindre ». Et puis, à voix basse : « Souvent j'ai honte de mon confort. »

Gide mène la conversation ; il ne semble pas aimer qu'on lui pose des questions, il préfère les poser lui-même. Il s'intéresse à tout : sa curiosité est inlassable.

A propos de mes études, il me dit combien il regrette de n'avoir pas persévéré dans l'étude du grec ancien. Je lui parle de mes rêves de voyage, de projets de départ : ses yeux brillent plus vivement ; ce grand voyageur n'est pas encore las. Il évoque son dernier voyage en Egypte et en Grèce. Et tout à coup son idée chère : « Depuis trois siècles, notre littérature piétine sur cette idée qu'il ne faut pas partir ; c'est caractéristique et navrant. » Et je songe à ces maximes que réunit une page de son journal...

Il apprend, avec surprise et plaisir, l'estime dans laquelle certains de nos professeurs tiennent son œuvre. « Je ne l'aurais pas cru, me dit-il, un professeur comme Alain n'a jamais admis mon enseignement. » Et puis, en souriant : « Me voilà passé au rang des classiques. »

La conversation en vient vite à la littérature contemporaine. Le premier écrivain dont on parle est Péguy. Il ne me cache pas qu'il trouve ridicule ce culte soudain et superficiel que certains se mettent à lui vouer. « Péguy mérite mieux que cela. Je n'aime pas tout dans son œuvre, *Eve*, par exemple. » Par contre, en quels termes enthousiastes il me parle du « Mystère de Jeanne d'Arc », et d'ajouter cette petite phrase : « Ah ! c'est un grand bonhomme. »

Vient ensuite Malraux. Je sais l'amitié qui les lie. Je sais aussi que Malraux ne réside pas loin. Il m'apprend qu'il est venu le voir, la semaine précédente. « Il travaille actuellement beaucoup ; il était en pleine possession de ses forces, et jamais sa conversation ne fut plus étincelante. « Il me conseille vivement « L'Espoir », où l'on trouve tout Malraux ; Ce qu'il préfère, après « L'Espoir », c'est la « Condition humaine ». Il me dit aussi que c'est surtout lui qui s'est occupé de la publication de ses Œuvres Complètes, et de quelle amitié serviable il avait fait preuve dans cette tâche.

Que la souffrance humaine le préoccupe plus que jamais, je le comprends encore lorsque je l'entends me parler du drame tragique et bouleversant que fut pour lui la guerre civile espagnole. Avec Claude Mauriac il essaya de soulager les misères qu'elle avait fait naître. Il les vit de près et ressent encore le déchirement qu'elles lui causèrent. J'apprends ainsi que c'est surtout à la suite de son fils que François Mauriac s'intéresse à la tragédie espagnole.

C'est l'heure du thé, nous passons dans le salon. « Vous voyez cette petite dame, me dit à voix basse André Gide, enfoncée là-bas dans son fauteuil, qui se cache derrière son journal, c'est Mme Van Rysselberghe. Venez, je vais vous présenter. » C'est une chose étonnante que d'être mis, un beau jour, en présence de personnes dont on a souvent entendu parler. Je relis maintenant, dans le journal, tout ce qui a trait à elle ; ses bons mots, ses reparties pleines d'humour et de vivacité, et je revois, auréolé de cheveux blancs, son visage sec qu'éclairent des yeux extraordinairement pétillants de malice.

(*Lire la suite en 4e page*).

MémoNum © montpellier3m

A LA RECHERCHE DE LA SEMAINE PERDUE

LUNDI

Gala de la Salle des Concerts

Nous étions, le 3 février, à 21 heures, à la Salle des Concerts, car tout ne se passait pas au Théâtre, et nous n'avons pas eu à le regretter.

Public nombreux, remplissant les moindres recoins se poussant pour applaudir et rire, enthousiaste, vibrant. Non pas un public enfantin, un public d'enfants. En première partie, les Comédiens-Routiers nous donnèrent le repertoire qui leur assure le même succès dans la tournée entreprise en France libre. Nous avons particulièrement aimé les chansons de route et le poème de Frédéric Mistral par lesquels ils commencèrent, et le sketch de « l'Huitre et les Plaideurs », comme riche de tout ce que ne dit pas, mais évoque la fable de La Fontaine.

M. Lamirand nous fit ensuite l'honneur de venir en personne, parler à ceux qui, ce soir, étaient traités en « parents pauvres ». Sa parole, dans cette salle plus intime, parut plus proche encore de nous, plus immédiatement amicale et réconfortante, que lors de l'allocution qu'il prononça quelques instants plus tard au Théâtre et qui fut retransmise ici au milieu du silence et de l'émotion.

Entre temps, un scout-routier, plusieurs fois rappelé, nos combla de pluseurs tirades célèbres, toutes déclamées avec un lyrisme convaincu.

La seconde partie du programme était assurée par la section théâtrale de l'A.G., dont c'est la première et brillante sortie. Nous entendîmes d'abord la lecture par M. Villars d'un poème de Ch. Péguy: la Nuit. Mlle Colette Guye récita ensuite, avec nuance et élan, une fable de La Fontaine et un poème de Musset. Enfin, Mlle Némorin et M. Villars firent admirer leur naturel et leur métier dans la célèbre comédie de Courteline « La Paix chez soi ».

Les talents qu'ont affirmé ou révélé cette soirée sont comme la réponse immédiate que fait, à l'appel de M. Lamirand, la jeunesse de France.

MARDI

Pilotes d'essai

Du véritable cinéma, du talent à tous les paliers, depuis le dialoguiste jusqu'au metteur en scène en passant par les trois acteurs : Clark Gable, Mirna Loy, Spencer Tracy. La corde sentimentalee est pincée juste ce qu'il faut pour séduire sans ennuyer.

Trois personnages bien campés. De la bonne et saine psychologie : l'homme actif « casse-cou » et frivole ; la jeune fille instruite, taquine et aimante ; le « râleur » bon garçon, attentionné.

Spencer Tracy est imposant de sûreté, de justesse, de vie. Une ride, deux rides, trois rides sur le front, les yeux flou : « le râleur » bougeonne mais laisse faire. Clark Gable sourit, rit des yeux, tourne la tête comme un ours et part vers une nouvelle aventure. Mirna Loy, plisse le coin des lèvres, relève fièrement un nez presque spirituel et lance une saillie. Victor Flemnig à réuni quelques jolies photos très bien truquées sur l'aviation. La mise en scène reste claire, réussie. Le dialogue sautillant, ondoyant, vraï. Un dialogue intelligent. « Pilote d'essai » : un coup de maître.

MERCREDI

Nick Gentleman Détective

Le film policier le plus compliqué, le plus agréable le mieux joué que je connaisse.

William Powell, Mirna Loy, de l'atmosphère, du charme. Du bon van Dick, une soirée perdue et retrouvée. Je continue à préférer cette comédie policière aux « Victoires sur la nuit », « La vieille fille », la « Vie d'une autre » et autres. Peut-être est-ce un tort. En jugeant ainsi on se met parfois à dos tout un système métrique, **M**ètre, **G**ramme, **S**econde.

André SALVET.

JEUDI

Le mystérieux docteur Clitterhouse

Ce film a le mérite de poser deux problèmes intéressants. La lutte entre la théorie et la pratique (de l'abstrait au concret, de la théorie criminalogiste à la réalisation d'expériences sur le vol et même le crime) La lutte entre la folie et la raison. Les lignes frontières qui séparent l'idée et le réel d'une part, le bon sens et la folie d'autre part sont d'ailleur élastiques. Il y a interpénétration. Il devient difficile de de rendre compte exactement où commence un rêve et où meurt une réalité.

Le metteur en scène, Melwing Leroy a justement traduit cette hésitation à se prononcer, cette même hésitation qui pousse L. Pirandello dans « A chacun sa vérité » à ne porter un jugement de folie sur aucun des personnages, puisqu'il le porte aussi sur tous.

Le jeu d'E. Robinson au masque intelligent, froid, impénétrable, se prête parfaitement à créer cette atmosphère de doute qu'un Louis Jouvet aurait sans doute également aussi bien traduite. Les autres acteurs sont excellents jusque dans les plus petits rôles.

Un film qui vaut le meilleur livre de Wells.

André SALVET.

VENDREDI

Jeunes Filles Courageuses

Parallèlement aux aventures du juge Hardy et de sa famille dont Mickey Roonney et Lewis Stone constituent les pivots, le cinéma américain a mis à l'écran un second « ménage » ou pour mieux s'exprimer une deuxième « communauté », car de même que les enfants du juge et leurs parents ne forment qu'un, les sœurs Lane et leur mere s'agrégent dans le même noyau. Après « Rêves de jeunesse », « Le Printemps de la Vie », Michaël Curtiz nous offre « Jeunes Filles courageuses ». Mais tandis que la famille du juge Hardy reste toujours identique a elle-même avec ses quatre membres aux rôles inamovibles, les sœurs Lane changent et c'est ce qui en fait le charme. Dans la famille Hardy, les éléments indisciplinés sont les enfants, et surtout Mickey Rooenz. Avec les sœurs Lane, c'est tour a tour la mere qui prospectait pour l'independance feminine, le père partisan convaincu de l'aventure et Priscilla Lane, qui glisse vers les defauts de ses parents, mais que sa famille sauve a temps de ses incartades.

Dans les deux series de films, la morale est toujours respectée : les mauvais penchants sont annihilés ; le juste, le sensé triompnent. Mais tandis que chez les Hardy la morale est plus austère, plus stricte, chez les Lane, elle laisse place à la poesie, à la mélancolie du devoir. Un rêve sans provision qui s'évanouit, avec une pointe de regret, un désenchantement candide.

Ceci, un peu longuement posé, « Jeunes Filles courageuses » est un film frais, peu encombrant. L'intrigue repose sur une idée fort simple : la jeune fille dont le père est un désaxé familial, doit-elle partir, s'évader avec un jeune homme qui a les mêmes défauts que son père. En un mot, doit-elle recommencer la vie douloureuse de sa mère, qui a subi cette même soif de l'aventure chez son mari ? John Garfield, toujours intéressant dans les cyniques-têtes-brûlées, Priscilla Lane fraîche ; ses sœurs ornent la mise en scène comme autant de bouquets de fleurs ; leur père, sympathique coureur des illusions lointaines ; leur mère invraisemblable, saine. Les autres, plus ou moins effarés. Un film intéressant.

Voilà près de six mois, ou davantage, que le cinéma français cherche des sujets de propagande intelligente. On crie partout le culte de la famille unie, celui de la vie saine. Il suffirait d'imiter le cinéma américain, les dames aux chapeaux verts à la porte. La famille française ou le célibat français sont-ils assi visqueux, aussi répugnants ? Un coup de balai et de l'oxygène.

André SALVET.

SAMEDI

Jacques Thibault

Critique aisée, Art difficile ? Non. Thibault réalise ce paradoxe : rendre la Critique ardue en donnant à l'Art qu'il interprète une apparence de facilité.

●

On ne le juge pas, on l'ecoute.

●

Quand son archet s'arrete sur ses cordes, il joue encore sur nos âmes.

●

Un orfèvre qui enchâsse des larmes.

●

Il semble, par moment, dépasser en pureté la Pensé de l'auteur qu'il interprète.

●

On entend ses doigts.

●

L'âme de son violon ? Non, la sienne.

●

Virtuose de la simplicité, metteur au point de la virtuosité.

●

Beethoven et Thibault : Le Chêne de La Fontaine et le Roseau pensant de Pascal.

●

Quand son violon se sera tu, ses disques seront pour les musiciens à venir autant de petits Parthénons.

Yvon COULOUMIES.

TALLEMANT des REAUX

Persifleur sans méchanceté, satisfait de sa vie, curieux et indiscret, amusé par les scandales mondains, c'est Tallemant des Reaux, presque inconnu en son temps. Issu d'une famille de financiers. Un riche mariage lui permet de vivre à sa guise, dans l'ombre des grands ou dans divers milieux bourgeois. Choyé à l'Hôtel de Rambouillet, — il est et restera jusqu'à sa mort le confident de la maîtresse de maison — il y est à l'affut de tous les potins du jour, de tous les secrets d'alcôve. De là, il passe parfois chez Moutauron ou chez quelque autre « grand bourgeois » ; il furète dans tous les milieux, compagnon agréable, ami indiscret, poète précieux.

Mais dans l'ombre, pour le plaisir de quelques amis, il recoud et compose les anecdotes qu'on lui a répétées, les confidences qu'il a reçue., les secrets qu'il a surpris. Ainsi, il élabore ses *Historiettes*, recueil d'anecdotes parfois scandaleuses, récits assez libres, où il étale les vices de chacun. Il atteint la perfection dans ce genre de mémoires et souvenirs mondains où, avec quelque anecdote, quelque bon mot, il nous campe un personnage. Veut-il faire vivre « déshabiller » un contemporain, il nous donne quelques-unes de ses réparties, nous montre sa conduite dans une circonstance délicate ou galante, nous rapporte tout ce qui court à son sujet ; ainsi, au travers de racontars et de médisances, il nous laisse deviner la nature originale d'un caractère. Alors, il quitte sa préciosite de mondain, il laisse à son style simplicité et naturel, emploie la phrase courte et la construit habilement, sans l'alourdir, ni l'apprêter. Il nous lègue ainsi ses Historiettes, récits, anecdotes, portraits, dont l'ironie parfois cruelle, la grâce et la souplesse facile font autant de petits chefs-d'œuvrse d'impertinence et de méchanceté.

Aujourd'hui, le XVII[e] siècle est à nouveau à la mode et il est curieux que l'on laisse dans l'oubli les délicieux auteurs de ces chroniques plus ou moins scandaleuses qui possèdent cette maîtrise de l'anecdote, du petit conte cruel ou précieux, comme Tallemant et Bussy ! Ce genre littéraire né d'une vie mondaine où brillait cette élite de nobles et d'intellectuels, plonge ses racines dans la vieillle traditon française ; et ce n'est pas là une mince gloire pour Tallemant des Reaux que de lui avoir donné un éclat aussi vif.

P. C.

A propos de 'l'Aiglon'

Les jugements d'auteurs peuvent attirer de notre part une réaction, c'est-à-dire une expression plus précise de notre pensée restée, jusque-là, inconsciente. S'ils sont trop poussés dans un seul sens, trop unilatéralement partiaux, nous risquons, nous portant à l'extrême opposé, de n'ajouter qu'un paradoxe à un paradoxe. Pour que les idées des autres nous soient utiles, elles doivent elles-mêmes se contredire. Alors notre opinion se forme, non pas contre, mais au-dessus d'une opinion. L'« Autre » n'est pas ennemi, c'est quelqu'un qui pose un problème.

Le public de « l'Aiglon », l'autre soir, soit dans son anonymat, soit dans certaines de ses individualités familières, m'a fait surprendre avec netteté, au moins les éléments d'un débat.

D'une part montaient les clameurs de la majorité des spectateurs. De ceux qui applaudissaient à l'apogée de chaque tirade, riaient à chaque « mot » de Flambeau, pleuraient les larmes de Marie-Louise sur le corps du duc. Des enthousiasmes, dont on ne peut suffisamment déduire les sentiments de la situation actuelle ou du jeu remarquable de M. Jean Weber. Joué à toute époque, même avec des acteurs modestes (mais qui est modeste dans un tel rôle ?) «l'Aiglon» ferait salle comble et applaudissements nourris.

D'autre part souriaient les superbes, les hautains, pas forcément snobs, qui refusent à Edmond Rostand le moindre talent, méprisent la foule qui admire et se récitent le songe d'Athalie pendant les vociférations de Metternich face au petit chapeau. Ils ont dépassé le stade Edmond Rostand et, de là-haut, dénigrent leurs anciennes idoles. « Je ne peux souffrir « l'Aiglon », me disait l'un d'eux, c'est ridicule, vide et dépassé. Parlez-vous d'Andromaque ! »

Parlons-leur d'Andromaque—

Combien d'entre eux connaissent-ils Racine autrement que par des souvenirs scolaires ? Combien d'entre ceux qui le connaissent réellement, se dérangeraient-ils si l'on ne jouait que « Phèdre » ou « Britannicus » ? Et cependant, quoique personne au monde n'ait le droit de reprocher à quelqu'un de trouver « l'Aiglon » admirable, si ce quelqu'un est sincère, cependant comment osér comparer « l'Aiglon » à tel chef-d'œuvre classique ? Trancherons-nous le problème en posant cette distinction : un théâtre inférieur, pour le peuple, un autre pour les esprits dits « cultivés » ?

Sûrement non. Mais voici ce qu'on peut dire : Il y a parmi les dramaturges français, les maîtres, presque tous classiques : Racine, Molière, exceptionnellement Corneille, souvent Musset. Allons plus loin ils sont, si l'on veut, le Théâtre français par excellence, le Théâtre français par perfection, le Théâtre français. Cela ne signifie nullement qu'ils doivent être considérés comme des Dieux inaccessibles, qu'on admire courbés : ils sont, au contraire, par définition, ceux qui nous font sortir de nous-mêmes, qui nous font subir une volonté. Ils sont grands, mais nullement incompréhensibles. Il serait stupide de les confiner dans l'admiration de ce qu'on appelle l'élite. Jamais une représentation du « Misanthrope » n'a déçu la foule et l'on ne voit pas pourquoi cette expérience ne réussit pas à contredire ce jugement absurde d'une classicisme-monopole des intellectuels.

Mais à côté de ces maîtres, il y a « les autres ». Puisque nous avons affirmé, en commençant, qu'ils étaient incommensurables avec les premiers, nous pouvons en parler à notre aise. Nous ne dirons même pas qu'ils sont secondaires, ils sont simplement distincts. Ce sont les talents. Ils manquent de cet immense don classique d'évocation, qui fait que le héros n'est qu'un thème où chacun se retrouve et se perd. Chez eux, l'effort est précis, dans sa méthode et dans son but. Au lieu de contenir, en une fois, par intuition, le tout de la vie, ils cherchent à construire cette vie par l'approfondissement d'une qualité originale : vigueur de Corneille, subtilité de Marivaux, splendeur de Hugo, esprit de Rostand. C'est un théâtre dont on saisit la trame, dont on comprend le jeu, qui brille et s'éteint, au lieu d'illuminer.

Dédaigne-t-on la friture de goujons parce qu'il existe des soles normandes ? L'esprit humain, même exceptionnellement brillant, a la faiblesse d'aimer la facilité et il n'est pas plus humiliant d'applaudir « l'Aiglon » que d'aller au cinéma. Le génie est trop grand pour acclamer l'exclusivité. Il est un lieu de repos, de calme, de sérenité .: il a son « jour du Seigneur ». Mais il laisse loyalement à l'homme six jours de plus, dans sa semaine, pour ne pas siffler le « Jeu de l'Amour », « Ruy-Blas » et « Cyrano ».

Jacques FERRAN.

Accueil d'André GIDE

(*suite de la troisième page*)

Bientôt, chacun vient prendre place et pose, avant de se joindre au groupe, sur les longs rayons qui ornent les murs, un livre. Jean Schlumberger arrive le dernier. Il m'avait surpris, d'abord, par une certaine froideur. Je compris par la suite tout ce que peut cacher une apparente réserve. Je revois encore André Gide appuyé au chambranle de la grande cheminée ou assis de guingois, un genou frôlant le sol, sur une petite table basse, parmi nous tous, confortablement assisdans les fauteuils.

Et quel impérissable souvenir je garde de cette société chaude d'amitié et d'intelligence.

Le soleil ensanglante l'horizon. Par les larges fenêtres, ses derniers rayons viennent me rappeler qu'il faut partir. André Gide m'amène dans son appartement pour me faire ses adieux personnels. Avec une exquise anxiété, il prend souci de mon retour, craint les chemins remplis de neige et va jusqu'à me proposer sa canne. Il m'accompagne ensuite sur le seuil. « C'est Au revoir que je vous dis... » J'entends encore cet « Au revoir » répété.

André CALAS.

Imp. Presse, r. Jardin-Martel — Le gérant: A. Averseng

Etudiants, portez la faluche

MémoNum © montpellier3m